



HAL
open science

Thucydide, le premier interprète d'une défaite anormale

Edmond Levy

► **To cite this version:**

Edmond Levy. Thucydide, le premier interprète d'une défaite anormale. *Ktèma: Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2017, 42, pp.9-18. halshs-01669264

HAL Id: halshs-01669264

<https://shs.hal.science/halshs-01669264>

Submitted on 21 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KTÉMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Les interprétations de la défaite de 404

Edith FOSTER	Interpretations of Athen's defeat in the Peloponnesian war.....	7
Edmond LÉVY	Thucydide, le premier interprète d'une défaite anormale	9
Tim ROOD	Thucydides, Sicily, and the Defeat of Athens	19
Cinzia BEARZOT	La συμφορά de la cité La défaite d'Athènes (405-404 av. J.-C.) chez les orateurs attiques.....	41
Michel HUMM	Rome, une « cité grecque » prise par les Hyperboréens.....	53
David S. LEVENE	Rome Redeems Athens? Livy, the Peloponnesian War, and the Conquest of Greece.....	73
Estelle OUDOT	Ultime défaite d'Athènes ou sa plus belle victoire? Stratégies rhétoriques autour de la bataille d'Aigos-Potamoi dans le <i>Panathénaique</i> d'Aelius Aristide.....	85
Hans KOPP	The Defeat of Athens in 404 BC in <i>The Federalist</i>	97
Maciej JUNKIERT	Polish Reflections: The Reception of the Defeat of Athens in the Works of Gottfried Ernst Groddeck and Joachim Lelewel.....	115
Tobias JOHO	The Internal Commotion of Greek Culture: Jacob Burckhardt on the Defeat of Athens in the Peloponnesian War.....	127
Christian WENDT	Spree-Athen nach dem Untergang Eduard Meyer zur Parallelität von Geschichte.....	151
Oliver SCHELSKE	Der Kampf um die Demokratie Thukydidés in Deutschland nach dem Ersten Weltkrieg.....	167
Dominique LENFANT	Défaite militaire et révolution antidémocratique Le parallèle entre l'Athènes de 404 et la France de 1940 dans <i>Les Oligarques</i> de Jules Isaac.....	183
Neville MORLEY	Thucydides and the Historiography of Trauma.....	195

Le *thauma* dans l'historiographie grecque d'époque impériale

Agnès MOLINIER ARBO	Hérodien, Rome et le spectacle du pouvoir παράδοξα et θαύματα dans l' <i>Histoire de l'Empire</i> après la mort de Marc Aurèle	207
Michèle COLTELLONI-TRANNOY	La place du <i>thauma</i> dans l' <i>Histoire romaine</i> de Cassius Dion.....	219
Philippe TORRENS	Le lexique de l'étonnement chez Appien. Quelques remarques.....	233

Varia

Jean DUCAT	Du caractère « mixte » du régime spartiate	251
Michel WORONOFF	L'image de la défaite dans l' <i>Illiade</i>	271

N° 42

STRASBOURG

2017

KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Revue annuelle

Fondateurs : Edmond FRÉZOULS †
Edmond LÉVY

Comité Directeur: Dominique BEYER, Bruno BLECKMANN, Jean-François BOMMELAER, Frédéric COLIN, Mireille CORBIER, Gérard FREYBURGER, Jean GASCOU, Jean-Georges HEINTZ, Michel HUMBERT, Anne JACQUEMIN, Stavros LAZARIS, Dominique LENFANT, Edmond LÉVY, Jean-Claude MARGUERON, Henriette PAVIS D'ESCURAC, Laurent PERNOT, Thierry PETIT, Gérard SIEBERT

Rédaction: Edmond LÉVY
Dominique BEYER et Gérard FREYBURGER

Maquette et mise en page: Ersie LERIA

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du Général Rouvillois – CS50008
FR-67083 STRASBOURG CEDEX
Tél: (33) 03 68 85 62 65
info.pus@unistra.fr
pus.unistra.fr

Ventes au numéro

En librairie ou en commande en ligne sur le site
du Comptoir des presses d'universités : www.lcdpu.fr

Abonnements

CID
cid@msh-paris.fr

Adresse postale:
18 rue Robert-Schuman
CS 90003
FR-94227 CHARENTON-LE-PONT CEDEX
Tél. : 01 53 48 56 30
Fax : 01 53 48 20 95

ISSN 0221-5896
ISBN 978-2-86820-963-4

Thucydide, le premier interprète d'une défaite anormale

RÉSUMÉ-. On ne peut parler de l'étrange défaite du plus fort qu'en admettant qu'il n'y a eu qu'une seule guerre du Péloponnèse, de 431 à 404, car, malgré la « peste » et la disparition du prudent Périclès, Athènes sort victorieuse de la première guerre (431-421). Si la cité est finalement vaincue dans la guerre que suscite l'imprudente expédition de Sicile, malgré la modification du rapport de forces qu'entraîne cet échec catastrophique, la prudence spartiate et les hésitations perses, permettent à la cité de résister encore neuf ans, période dont Thucydide n'a eu le temps que d'évoquer les deux premières années.

ABSTRACT-. We may evoke the strange defeat of the stronger party only if we suppose that the Peloponnesian War was a single war that lasted from 431 to 404. For, in spite of the plague and the death of the prudent Pericles, Athens was victorious in the first war (431-421). If Athens was finally defeated in the war that resulted from the imprudent expedition to Sicily, the carefulness of the Spartans and the indecision of the Persians allowed the city to resist for nine more years, in spite of the change in the balance of power that was the result of this catastrophic failure. However, Thucydides has evoked only the first two years of this period.

Avant tout étude se pose la question, presque insoluble, même si Jacqueline de Romilly avait tenté de la traiter, de la date de rédaction de tel ou tel passage de l'œuvre, qui peut

- 1) avoir été rédigé anciennement, à la date où l'événement a eu lieu et
 - a) soit avoir été laissé tel quel,
 - b) soit avoir été modifié plus tard,

ou bien

- 2) avoir été conçu et rédigé à date récente, notamment après la défaite d'Athènes.

Si l'on peut parfois, comme l'a fait Jacqueline de Romilly, déceler une inclusion ou un passage récents, quand le changement est limité, quand, par exemple, le choix d'un mot suffit, chez un styliste comme Thucydide, à faire passer de la certitude de la victoire à la simple espérance, il est très difficile et peut-être impossible de trancher. Il en va ainsi des allusions à la défaite finale d'Athènes, qui peuvent être interprétées de trois façons :

- 1) si le texte a été rédigé à date ancienne, la possibilité de la défaite pouvait avoir été évoquée, plutôt que grâce à une prescience quasi divinatoire, par simple prudence, Thucydide étant comme Périclès bien conscient du rôle de l'aléatoire ;
- 2) mais il est plus probable que le passage ait été rédigé après la défaite
- 3) ou, au moins, modifié après la défaite, mais dans quelle mesure ?

Autre problème: de quelle guerre parlons-nous? Pour Thucydide, dont la thèse a été admise par les modernes, il n'y a eu qu'une seule guerre de 431 à 404¹, donc une sorte de guerre de Trente ans, avec une interruption de 421 à 413, voire seulement de 421 à 419, si l'on tient compte des affrontements entre Athéniens et Lacédémoniens sans que la paix soit officiellement rompue. Personne ne doute que l'issue de cette guerre a été l'écrasement d'Athènes. Mais l'on peut aussi, en s'en tenant aux déclarations de guerre, considérer qu'il y a eu deux guerres différentes, de durée presque équivalente: la première, de 431 à 421, et la seconde, de 413 à 404. Or, si, malgré l'imprévisible qu'a constitué la « peste » d'Athènes, la cité sort victorieuse de la première guerre, dans la deuxième guerre, qui fait suite au désastre de Sicile et où l'on voit Syracusains ou Perses renforcer le camp péloponnésien, la défaite d'Athènes, même si elle peut être retardée par les victoires d'Alcibiade, paraît, sinon inéluctable, au moins la plus probable.

I. LA PREMIÈRE GUERRE

Si la défaite paraît alors impossible, c'est qu'en 432 Athènes est manifestement la plus forte. C'est ce qui ressort des discours² précédant l'entrée en guerre: des discours de Sparte, celui du roi Archidamos (I, 80-85) comme, paradoxalement, celui de l'éphore Sthénélaïdas (I, 86)³, comme du grand discours athénien, bien argumenté, de Périclès lui-même (I, 140-144).

Le discours d'Archidamos est présenté de façon très favorable par l'historien: « vint à la tribune Archidamos, leur roi (*sc.* des Lacédémoniens), un homme (ἀνὴρ) qui avait la réputation d'être à la fois intelligent (ξυνητός) et sage (σώφρων) (I, 79). L'intelligence du roi se manifeste clairement dans son analyse du rapport de forces, dans la conviction que la guerre sera longue (prévision ou constatation *a posteriori*?) et dans l'incitation à attendre au moins deux ou trois ans pour être prêt (I, 82, 1-2). La σωφροσύνη, à la fois sagesse intelligente et modération, est en outre évoquée quatre fois dans son discours. Dès I, 80, 2, au tout début du discours, Archidamos assure que les Lacédémoniens réunis en assemblée se rendraient compte que la guerre dont ils discutent ne sera pas une très mince affaire, cela « si on faisait à son égard des calculs raisonnables (εἰ σωφρόνως τις αὐτὸν ἐκλογίζοιτο) »⁴. Et le terme σωφροσύνη revient encore dans la dernière partie du discours, où l'orateur présente une analyse, très soignée et quelque peu sophistiquée, des vertus spartiates: la lenteur qu'on reproche (traditionnellement) aux Spartiates « peut être avant tout une σωφροσύνη ἔμψρων », alliance de mots indiquant, plus qu'une simple « sagesse réfléchie » (traduction de Jacqueline de Romilly), une sagesse intériorisée, devenue ou plutôt ayant toujours été consubstantielle aux Spartiates (I, 84, 1). Conciliant la valeur militaire et le discernement, ceux-ci se montrent de bons combattants (πολεμικοί... γιγνόμεθα) parce que αἰδῶς σωφροσύνης πλεῖστον

(1) Cf. I, 1, 1: « Thucydide ξυνέγραψεν τὸν πόλεμον des Péloponnésiens et des Athéniens » (qu'on rapprochera, en I, 23, 1, de l'emploi du singulier pour évoquer les deux guerres médiques) et surtout V, 26, 2, où, introduisant la deuxième partie de son récit, l'historien assure que « la période de trêve intermédiaire (τὴν διὰ μέσου ξύμβασις) (*sc.* entre les deux guerres ouvertes), si on ne juge pas bon de la considérer comme une (période de) guerre (πόλεμον νομίζειν), on ne jugera pas correctement (οὐκ ὀρθῶς δικαιώσει) ». Cependant, en VII, 18, 2, en évoquant « la guerre précédente » (ἐν τῷ προτέρῳ πολέμῳ), l'historien suggère bien deux guerres successives.

(2) Voir la bibliographie détaillée de William C. West III, *A bibliography of Scholarship 1873-1970*, in Philip A. Stadter, *The Speeches in Thucydides. A collection of original Studies with a bibliography*, Chapel Hill 1973, p. 124-165, où sont considérés 141 passages.

(3) Les deux autres discours de Sparte, celui des Corinthiens (I, 67-71) comme celui des Athéniens (I, 73-78), n'évoquent pas le rapport des forces, même si Thucydide prête aux Corinthiens, en I, 70, 2-9, un extraordinaire éloge des Athéniens, qui, au lieu d'inciter à la prudence, devrait obliger les Spartiates à passer à l'action.

(4) Comme en I, 79, l'expression associe intelligence calculatrice et modération.

μετέχει αἰσχύνης δὲ εὐψυχία (I, 84, 3), entendons, dans une belle construction en chiasme⁵, parce que le sens de l'honneur est associé (= contribue) au plus haut point à la sagesse, tandis que le courage est associé à (= provient de) la crainte du déshonneur. Ils se montrent aussi εὐβουλοὶ (*bis*) (des gens avisés) parce que « nous sommes éduqués trop grossièrement (ἀμαθέστερον) pour mépriser les lois et avec notre rudesse (ξὺν χαλεπότητι) trop sagement (σωφρονέστερον) pour leur désobéir »⁶.

La σωφροσύνη, à laquelle se réfère ainsi constamment Archidamos, est trop importante dans l'idéologie spartiate, pour que l'éphore Sthénélaïdas puisse la négliger dans sa réponse⁷, en I, 86. Se présentant comme une conclusion, même si elle contredit les discours précédents, celle-ci est très courte: même pas une page de l'édition des Belles Lettres, alors que les discours des Athéniens ou d'Archidamos faisaient chacun près de quatre pages. Et la différence est soulignée dès le début du discours, où, jouant la fausse naïveté (ou le populisme), l'éphore s'attaque aux « longs discours des Athéniens⁸ », qu'il affecte de ne pas comprendre (τοὺς μὲν λόγους τοὺς πολλοὺς τῶν Ἀθηναίων οὐ γιγνώσκω), soit parce qu'ils sont trop longs⁹, soit aussi parce qu'ils sont trop subtils, alors que lui-même affecte la simplicité en ne reculant pas devant des répétitions non oratoires: τοὺς πολλοὺς étant immédiatement repris en πολλὰ, tandis qu'en 86, 2 μελλήσομεν est repris en μέλλουσι et qu'en 86, 4 πρέπει βουλευέσθαι est repris avec élargissement en πρέπει πολὺν χρόνον βουλευέσθαι, et que l'actif ἀδικεῖν est renversé dans le passif ἀδικουμένους. Mais la véritable explication en γὰρ du caractère prétendument incompréhensible du discours athénien n'intervient que dans la deuxième phrase: « En effet, faisant un grand éloge d'eux-mêmes (ἐπαινέσαντες γὰρ πολλὰ ἑαυτοῦς) – ce qui est d'autant plus condamnable que la construction met en valeur l'inattendu ἑαυτοῦς –, ils n'ont aucunement répondu à l'accusation de maltraiter nos alliés et le Péloponnèse (οὐδαμοῦ ἀντεῖπον ὡς οὐκ ἀδικοῦσι τοὺς ἡμετέρους ξυμμάχους καὶ τὴν Πελοπόννησον) »¹⁰. L'orateur a pu ainsi retourner très habilement contre les Athéniens les éloges (traditionnels) qu'ils ont faits d'eux-mêmes: s'ils se sont montrés ἀγαθοί (valeureux, au sens militaire du terme) dans les guerres médiques, ils méritent un double châtement (διπλασίας ζημίας ἄξιοί εἰσιν) si, d'ἀγαθοί qu'ils étaient alors à l'égard des Mèdes, ils se montrent maintenant κακοί à notre égard, opposition qui joue de la polysémie des termes, puisqu'on est passé de la valeur militaire d'ἀγαθοί à la valeur éthique¹¹ de κακοί. Par un beau retournement, qui montre bien que l'orateur ne manque pas de rhétorique, le passé prestigieux d'Athènes, loin de plaider en sa faveur, ne fait qu'aggraver les accusations.

Inversement, les Spartiates, évoqués, dans une contrepartie en δέ après la longue phrase consacrée à la critique des Athéniens, sont restés fidèles à eux-mêmes et leur nom traditionnel d'*Homoioi*,

(5) On pourrait, en rappelant qu' αἰδῶς et αἰσχὺνη sont quasi synonymes, symboliser les relations (croisées)
 en αἰδῶς → σωφροσύνη
 et εὐψυχία ← αἰσχὺνη.

(6) L'orateur retourne ainsi habilement – et, pourrait-on dire, ironiquement – les critiques adressées habituellement aux Spartiates, l'expression recherchée suffisant à montrer qu'Archidamos n'est ni ἀμαθής ni χαλεπός.

(7) On pourra, sur ce discours, se référer à l'article éclairant de June W. Allison, « Sthenelaidas' Speech: Thucydides I, 86 », *Hermes Zeitschrift für klassische Philologie* 112 (1984) p. 9-16, qui souligne bien la simplicité apparente – que je qualifierais volontiers de démagogique – qui repose sur des répétitions ou des décalages parfaitement maîtrisés.

(8) Même si elle n'attaque pas directement le roi Archidamos, la critique des longs discours peut aussi s'adresser à lui et Thucydide en jouer.

(9) Comme le suggère déjà habilement le déséquilibre des deux parties de la phrase.

(10) L'expression est quasiment reprise en I, 86, 2, où elle est même mise en valeur par une disjonction: καὶ τοὺς ξυμμάχους, ἦν σωφρονῶμεν, οὐ περιοψώμεθα ἀδικουμένους. Ces alliés sont dits ici (effectivement) maltraités en contraste voulu avec le prudent φασιν ἀδικεῖσθαι de la péroraison d'Archidamos (I, 85, 2).

(11) Personne ne serait alors tenté d'accuser les Athéniens de lâcheté.

lancé en début de phrase¹², permet de les opposer aux Athéniens, qui auraient changé (et, bien sûr, dégénéré) depuis les guerres médiques, tout en ajoutant à leur identité traditionnelle, qui gomme les différences entre eux (les *Semblables*), la continuité d'un présent intemporel (cf. Ἡμεῖς δὲ ὁμοιοὶ καὶ τότε καὶ νῦν ἔσμεν), qui unit le présent et le passé, avant de passer au futur immédiat, où, « si nous sommes raisonnables (si nous entendons agir intelligemment), nous ne regarderons pas sans réagir nos alliés se faire agresser (τοὺς ζυμμάχους, ἦν σωφρονῶμεν, οὐ περιοψώμεθα ἀδικουμένους) et n'attendrons pas pour leur porter secours (οὐδὲ μελλήσομεν τιμωρεῖν), tandis qu'eux (sc. les alliés) ne sont plus à attendre (μέλλουσι) qu'on leur fasse du mal (κακῶς πάσχειν) »¹³ (I, 86, 2). La σωφροσύνη, qui incitait Périclès à la prudence, est ici, paradoxalement¹⁴, mise au service de l'action : il s'agit moins de se montrer « raisonnables » (traduction J. de Romilly) que d'agir intelligemment.

La prudence dont faisait preuve Archidamos reposait sur l'idée qu'au moment considéré Sparte n'était pas – ou, au mieux, n'était pas encore – la plus forte. Sthénélaïdas, qui ne craint pas les répétitions, sans jamais mentionner expressément Archidamos, rejette son argumentation et, dans son bref discours¹⁵, reconnaissant que les Athéniens ont beaucoup d'argent, des navires et de la cavalerie, il se contente de rappeler que Sparte a de bons alliés, qu'il ne faut pas abandonner aux Athéniens (I, 86, 3). Reprenant les derniers mots du roi (βουλεύσεσθε), Sthénélaïdas assure que ce n'est pas à nous, les victimes (ἀδικουμένους), qu'il convient (πρέπει) de βουλεύεσθαι mais c'est à ceux qui se préparent à ἀδικεῖν qu'il convient (πρέπει) de longuement réfléchir (πολὸν χρόνον βουλεύεσθαι) (I, 86, 4). Il conclut en « Votez donc, Lacédémoniens, d'une façon digne de Sparte, votez la guerre et ne laissez ni les Athéniens s'agrandir¹⁶ ni ne trahissez¹⁷ les alliés mais, avec l'aide des dieux, marchons contre les coupables »¹⁸ (I, 86, 5), conclusion qui, avec ses impératifs, se fonde sur le devoir et non, comme celle du sage Archidamos, sur l'intérêt¹⁹ de Sparte et les chances raisonnables de gagner la guerre. Vu le plan « machiavélique » de Périclès, qui entend contraindre les Spartiates à déclarer la guerre, Archidamos et Sthénélaïdas ont tous les deux raison – ce qui explique en partie les incertitudes du vote qui fit suite aux discours – : pour Archidamos, ce n'est pas le meilleur moment pour entrer en guerre, pour Sthénélaïdas, dont il est caractéristique qu'il n'éprouve pas le besoin de réfuter expressément Archidamos, même s'il en renverse les prescriptions²⁰, on n'a pas le choix : Sparte est obligée²¹ d'entrer en guerre, sinon elle trahit ses alliés, ce qui entraînerait une désagrégation ou, au moins, un affaiblissement de la ligue du Péloponnèse.

(12) Je ne pense pas que l'emploi de ce mot soit fortuit, quand il est ainsi employé par un éphore spartiate et mis en valeur en début de phrase.

(13) La traduction que propose Jacqueline de Romilly : « nous ne nous attarderons pas en intentions de vengeance pour des torts qui n'appartiennent plus au domaine des intentions » paraît plus un commentaire qu'une traduction précise.

(14) Paradoxalement, car, incitant normalement à la prudence et à la modération, donc plutôt à l'inaction, elle doit ici pousser à agir.

(15) Il ne fait que 20 lignes dans l'édition Budé.

(16) Le temps, qui, pour Archidamos, pouvait – et devait – jouer en faveur de Sparte, risque de jouer en faveur d'Athènes.

(17) On notera l'anacoluthie oratoire qui, dans la conclusion du discours, fait passer du « vous » au « nous », et entend ainsi susciter une fusion finale entre l'orateur et son auditoire.

(18) Τοὺς ἀδικούντας est le dernier mot du discours, où l'on relève cinq exemples d'ἀδικεῖν en 18 lignes : οὐκ ἀδικοῦσι, ἀδικουμένους (*bis*), τοὺς μέλλοντας ἀδικεῖν et τοὺς ἀδικούντας; cf. aussi l'évocation du châtement (légitime) des coupables : ζημίας, τιμωρεῖν et τιμωρητέα (I, 86, 1-3).

(19) Cf. l'opposition traditionnelle au v^e siècle entre le juste et l'utile.

(20) Alors qu'à la fin de son discours Archidamos incitait à ne pas marcher prématurément contre Athènes comme on marche contre un coupable (ὡς ἐπὶ ἀδικούντα ἰέναι), Sthénélaïdas, retourne habilement la formule en concluant son discours en ἀλλὰ ζῆν τοῖς θεοῖς ἐπιωμεν ἐπὶ τοὺς ἀδικούντας, où, tout en faisant appel aux dieux, ce qui est un motif d'espoir, il développe ἰέναι dans le guerrier ἐπιωμεν tandis que le vague ἀδικούντα est remplacé par le pluriel τοὺς ἀδικούντας désignant clairement les Athéniens.

(21) On est dans le domaine éthique de ce qu'il faut faire ou éviter de faire : οὐ παραδοτέα [...] οὐδὲ διακριτέα [...] ἀλλὰ τιμωρητέα (I, 86, 3), obligation qui ne laisse plus place aux discussions sur l'opportunité.

Le discours de Périclès, I,140-144, qui constitue en quelque sorte la contrepartie des deux discours spartiates, est introduit de façon très favorable par l'historien, qui présente l'homme d'État comme « un homme qui était à cette époque le premier des Athéniens, le plus capable de parler et d'agir » (I, 139,4)²². Évoquant dès les premiers mots sa propre constance (I, 140, 1), l'orateur souligne les torts des Lacédémoniens et présente la guerre qui menace non comme probable ou inévitable mais comme la meilleure solution: Athènes a le choix entre céder (ὕπακούειν) avant de subir des dommages ou, – si on substitue la phrase attendue à celle de Thucydide – de faire la guerre²³. Mais, très habilement, l'orateur n'incite pas expressément à décider la guerre (le πολεμείν attendu ne viendra jamais), même s'il affirme que ce serait la meilleure solution: « comme, à moi, cela me semble le mieux des deux (ὡσπερ ἔμοι γε ἄμεινον δοκεῖ εἶναι) (I, 141, 1) »²⁴. La perspective change, en II,61, 1, où, alors que les Athéniens souffrent de la « peste » et risquent de céder à l'ennemi, la meilleure solution est devenue la seule solution, car les Athéniens n'ont plus le choix (ἀίρεσις) mais doivent inévitablement (ἀναγκαῖον) céder et se soumettre tout de suite à l'ennemi ou courir les risques de la guerre. Au contraire, au début de la guerre, le choix de Périclès est justifié par la supériorité manifeste des Athéniens: dans une belle litote, l'orateur peut affirmer « Sachez que, dans le domaine de la guerre (τὰ [...] τοῦ πολέμου) et en ce qui concerne les ressources des deux camps, nous ne serons pas les plus faibles » (I, 141, 2) et l'orateur d'énumérer tous les avantages d'Athènes: la richesse, l'habitude des guerres longues et lointaines, la maîtrise de la mer, et les réserves financières; même si toute l'Attique est pillée, ce sera moins grave que, pour les Spartiates, le pillage d'une partie du Péloponnèse, car, comme le souligne, l'orateur, « c'est une grande chose que l'empire de la mer (μέγα γὰρ τὸ τῆς θαλάσσης κράτος) » (I, 143, 4); il faut seulement éviter de combattre sur terre les Péloponnésiens, qui ont une grande supériorité numérique.

Ces conseils sont tout à fait en situation, même si certains d'entre eux feraient supposer une réflexion plus tardive (de l'historien lui-même). Ainsi, en 141,5, les ressources des Péloponnésiens risquent de s'épuiser « surtout si, de façon inattendue, comme il est vraisemblable, ils voient la guerre se prolonger (ἄλλως τε κἂν παρὰ δόξαν, ὅπερ εἰκός²⁵, ὁ πόλεμος, αὐτοῖς μηκύνηται) ». « Ni une fortification ennemie en Attique (ἐπιτειχισίς) ni leur flotte ne sont à redouter »²⁶ (142, 3). Et, même si les marins étrangers se laissent débaucher par une solde supérieure (143, 1) – ce qui se produira à la fin de la deuxième guerre, mais n'est guère envisageable en 432 –, même alors, Athènes est, selon Périclès, de taille à résister.

Si Athènes apparaît ainsi comme la plus forte, pourquoi Sparte se lance-t-elle dans une guerre que les esprits raisonnables considèrent comme perdue d'avance? Pour deux raisons:

d'abord parce qu'elle pense, à tort, que la guerre ne durera pas longtemps: Athènes fera des concessions pour éviter que l'Attique ne soit ravagée. L'idée n'était pas absurde et il est possible, voire probable, que, sans l'ascendant que Périclès exerçait sur les Athéniens, ceux-ci auraient cédé: il est d'ailleurs caractéristique que, lors de la première invasion (en 431), il ne les réunissait pas en

(22) On rapprochera Platon, *Protagoras* 319a, où l'enseignement du sophiste est censé vous rendre τὰ τῆς πόλεως δυνατώτατος [...] καὶ πράττειν καὶ λέγειν.

(23) Cf. déjà I,127,3, où l'historien soulignait lui-même l'influence exercée par Périclès (δυνατώτατος τῶν καθ' ἑαυτὸν καὶ ἄγων τὴν πολιτείαν), qui, refusant toute concession aux Lacédémoniens: « poussait les Athéniens à la guerre (ἐς τὸν πόλεμον ὄρμα τοὺς Ἀθηναίους) ».

(24) Comme Archidamos, également approuvé par l'historien, Périclès se place dans le domaine de l'opportunité et non dans celui de l'éthique.

(25) On notera l'opposition inhabituelle entre δόξα et εἰκός.

(26) C'est justement ce qui permettra la victoire finale des Spartiates dans la deuxième guerre.

assemblée²⁷ ni en aucune réunion (ἐκκλησίαν τε οὐκ ἐποίει αὐτῶν οὐδὲ ξύλλογον²⁸ οὐδένα) « pour éviter que, en se réunissant, en cédant plus à la passion qu'à la raison, ils n'aboutissent à un échec (ἐξαμαρτάνειν) » (II, 22, 1)²⁹. La deuxième raison, sur laquelle Thucydide insiste davantage et qu'il présente comme le calcul de Périclès, c'est que les Spartiates seront forcés de se lancer – même malgré eux – dans la guerre. Car, s'ils ne le font pas, leur alliance (« la ligue du Péloponnèse ») éclatera.

Ainsi, même si ce sont les Spartiates et la ligue du Péloponnèse qui ont déclenché la guerre³⁰ et l'ont perdu comme ils le reconnaissent du bout des lèvres au livre VII³¹, pour Thucydide, ce sont les Athéniens et, au premier chef, Périclès³² qui sont responsables de la guerre et cela, au moins en ce qui concerne Périclès, en agissant en pleine connaissance de cause.

II. L'ENTRE-DEUX (421-413)

La période qui suit immédiatement la paix de Nicias, au lieu d'amener un rapprochement « cimonien » entre Athènes et Sparte, comme l'auraient sans doute souhaité un Nicias ou un Archidamos, voit, en partie sous l'influence du jeune Alcibiade, les deux cités recommencer à s'affronter, que ce soit du fait de la quadruple alliance de 420, qui aboutit en 418 à l'échec de Mantinée, ou, en 415, du fait de la grande expédition athénienne en Sicile, qui, malgré les renforts athéniens, s'achève dans le désastre³³ des Epipoles de 413 et la reprise officielle de la guerre avec Sparte³⁴,

(27) Entendons « il n'organisait aucune réunion exceptionnelle de l'assemblée », car la première invasion ayant duré moins d'un mois, il n'était pas obligatoire de réunir l'assemblée.

(28) Si ξύλλογος peut être employé pour une réunion de l'assemblée (e.g. II, 59, 3, où Périclès, qui était encore stratège, a réuni l'assemblée: ξύλλογον ποιήσας, ce qui, dans le discours lui-même, se présente sous la forme ἐκκλησίαν [...] ξυνήγαγον), le terme, d'un emploi plus large, peut être utilisé pour toute réunion.

(29) S'il s'agit en l'occurrence d'éviter toute sortie intempestive, on peut aussi penser à ceux qui préféreraient traiter avec Sparte plutôt que de voir leurs champs ravagés.

(30) C'est là la décision (διαγνώμη) de l'assemblée lacédémonienne, évoquée en I, 87, 6 et 88, 1, qui a voté que « les traités étaient rompus et qu'il fallait faire la guerre »; cf. aussi I, 118, 3, où Thucydide lui-même rappelle que les Lacédémoniens avaient décidé (διέγνωστο) que la trêve était rompue et que les Athéniens étaient coupables » et 121, 1, où les Corinthiens, satisfaits que les Spartiates aient enfin voté la guerre (120, 1), assurent que « maintenant nous éveillons la guerre parce qu'on nous fait du tort et avons suffisamment de sujets de plainte et (l'emploi de καὶ suggérant, avec optimisme!, la suite normale des opérations), quand nous aurons repoussé les Athéniens, nous l'arrêterons en temps utile (ἐν καιρῷ, bien sûr *cum grano salis*).

(31) Thuc. VII, 18, 2: « Ils (sc. les Lacédémoniens) considéraient (en 414) que, dans la guerre précédente, l'atteinte au droit (τὸ παρανόμημα) était plutôt (μᾶλλον) (on notera l'euphémisme) de leur fait: les Thébains avaient marché sur Platée en pleine trêve et, alors qu'il était spécifié dans les conventions antérieures de ne pas prendre les armes si on (sc. l'adversaire) acceptait de se soumettre à un jugement, eux-mêmes n'avaient pas accepté, alors que les Athéniens les invitaient à s'y soumettre. Et c'était pour cela qu'ils trouvaient normal (εἰκότως) d'avoir connu un mauvais sort (δυστυχεῖν) et ils réfléchissaient à leur malheur de Pylos et à leurs autres malheurs. »

(32) En II, 59, 1-2, les Athéniens, démoralisés par la maladie et la guerre, « reprochaient à Périclès de les avoir persuadés de faire la guerre (τὸν μὲν Περικλέα ἐν αἰτία εἶχον ὡς πείσαντα πολεμεῖν) », tandis qu'en II, 60, 4, Périclès lui-même reconnaît qu'il est « celui qui a conseillé de faire la guerre (τὸν παραινέσαντα πολεμεῖν) »; on notera la différence entre les deux verbes: si Périclès a bien « conseillé » d'entrer en guerre, les Athéniens (qui avaient le droit de vote, donc le pouvoir décisionnaire) n'étaient pas forcés de se laisser « persuader ».

(33) Athènes a perdu 50 000 hommes, dont 12 000 Athéniens, et plus de 200 navires.

(34) Cf. Thuc. V, 25, 3: « Pendant sept (correction d'Acacius et Krueger, défendue par J. de Romilly (note *ad loc.*) du six des manuscrits) ans et dix mois, ils (sc. Lacédémoniens et Athéniens) s'abstinrent de faire campagne contre le territoire de l'autre partie mais, à l'extérieur, avec une trêve instable, ils se causaient réciproquement les plus grands dommages: cependant, ensuite et ayant été forcés (ἀναγκασθέντες) de rompre le traité conclu après les dix ans (de combat), ils entrèrent de nouveau dans une guerre ouverte. »

mais qui, comme le rappellent les craintes rétrospectives des Spartiates, n'était pas nécessairement vouée à l'échec³⁵.

Si les Athéniens ont agi ainsi, c'est, pour Thucydide, parce que, se considérant comme les vainqueurs du grand affrontement avec Sparte et ses alliés³⁶, ils étaient, pour la plupart, en proie à une exaltation impérialiste, qui explique, avant même leur grande expédition, leurs excès de Mélos, où ils ont mis à mort tous les Méliens en âge de porter les armes et réduit en esclavage femmes et enfants (V, 116, 4), excès inquiétants, bien mis en valeur dans « les dialogues méliens », significativement évoqués juste avant l'autre excès, que constitue la grande expédition elle-même. Celle-ci, malgré la modération de Nicias, qui, paradoxalement, reconforte les Athéniens au lieu de les décourager, suscite un véritable enthousiasme, bien souligné par Thucydide en VI, 24, 2-4 : le discours prudent de Nicias ne retira rien au « désir de s'embarquer (τὸ ἐπιθυμοῦν τοῦ πλοῦ) » des Athéniens en général, tous furent pris du même désir passionné (ἔρωσ) de prendre la mer, les gens âgés étant (à tort) assurés de la victoire ou, au moins, de l'absence de risques (du fait, bien sûr, de l'importance de l'expédition), tandis que les jeunes étaient guidés par « le désir (désintéressé) de voir et contempler les lointains (τῆς τε ἀπούσης πόθω ὄψεως καὶ θεωρίας) » et la masse, par les bénéfiques matériels, présents ou à venir. En conséquence, « les désirs excessifs de la majorité (τὴν ἄγαν τῶν πλειόνων ἐπιθυμίαν) » interdisaient toute opposition.

III. LA DEUXIÈME GUERRE ET LA DÉFAITE FINALE

Même si Thucydide n'a pu continuer jusqu'à Aigos-potamoi et à la reddition des Athéniens son récit, qui s'interrompt brutalement à la fin de l'été 411, il a lui-même connu cette défaite et a eu le temps de réfléchir sur elle. Pour lui, outre les divisions qui ont affaibli Athènes et auraient pu la détruire, trois facteurs se sont ajoutés (successivement) pour rendre la défaite quasi inéluctable :

- 1) les pertes considérables provoquées par « le grand désastre sicilien »,
- 2) les révoltes dans l'empire,
- 3) l'intervention de nouveaux adversaires : les Syracusains et surtout les Perses.

C'est ce que l'historien note lui-même dans la synthèse (bien sûr tardive) qu'il propose en II, 65, 12 : « Ayant subi un échec³⁷ en Sicile [...] et dans leur cité étant déjà en proie à la guerre civile, ils tinrent tête pendant (huit) ans³⁸ à leurs anciens ennemis et à ceux qui, venus de Sicile, s'ajoutaient à eux ainsi qu'à la majorité de leurs alliés, qui avaient fait défection, et enfin à Cyrus, le fils du Roi, qui s'y est ajouté plus tard et a donné de l'argent aux Péloponnésiens pour leur flotte, et ils ne cédèrent pas avant, en se portant à eux-mêmes des coups dans leurs différends privés, de subir l'échec (entendons, dans un bel euphémisme "avant d'être complètement battus") ». Face à une telle coalition, il était difficile de résister, même en restant unis, et Jacqueline de Romilly a pu souligner l'attitude paradoxale de Thucydide³⁹, qui serait justifiée si Sparte avait triomphé en 411,

(35) Cf. Thuc. VIII, 2, 4, où, après le désastre athénien, les Lacédémoniens « calculaient (λογιζόμενοι) que, la guerre (sc. de Sicile) s'étant bien terminée, ils seraient désormais à l'abri de tels dangers et notamment de celui que leur auraient fait courir les Athéniens s'ils s'étaient adjoint le monde sicilien (τὸ Σικελικόν) ».

(36) Cf., en VII, 11, 5-6, sur la défaite des Lacédémoniens et de leurs alliés dans la première guerre, les propos du prudent Nicias, qui incite à ne pas sous-estimer l'adversaire « pour avoir, de façon imprévue (παρὰ γνώμην), eu le dessus sur eux, contrairement à ce que vous redoutiez d'abord », propos surprenants si on les rapproche des analyses optimistes de Périclès.

(37) La longue phrase de II, 65, 12, commençant en σφαλέντες, s'achève en ἐσφάλησαν.

(38) C'est la restitution à laquelle se rallie désormais J. de Romilly, *REG* 78, 1965, p. 562.

(39) En commentaire à II, 65, 12, elle note : « L'insistance de Thucydide approche du paradoxe » et elle la rapproche même du passage de Platon (*Ménéxène* 243d) où Aspaspie ose affirmer qu'Athènes reste invaincue, car « nous n'avons été vaincus que par nos propres divisions ».

mais ne l'est guère en 404. Et l'historien ajoute même un éloge un peu surprenant de Périclès : « tant ces événements dépassèrent (entendons : « firent plus que confirmer ») alors les prévisions personnelles (ἀφ' ὧν αὐτὸς προέγνω) de Périclès selon lesquelles on triompherait par la guerre tout à fait facilement des seuls Péloponnésiens » (entendons : sans les Syracusains et les Perses).

Est-ce à dire que l'impossible, l'impensable défaite du plus fort se réduit maintenant à la défaite annoncée et assurée du plus faible ? S'il est certain désormais qu'Athènes ne peut plus conquérir la Sicile et réduire à *quia* ses adversaires, elle n'en est pas pour autant affaiblie au point d'être nécessairement et rapidement⁴⁰ vaincue. Sa supériorité maritime, qui dure jusqu'à l'intervention perse et qu'une victoire à Aigos-potamoi aurait pu rétablir, lui permet de maintenir, au moins provisoirement, la balance égale : déjà en 412, après sa victoire de Cyzique, une paix blanche n'étant pas impossible⁴¹.

Sans doute le désastre sicilien avait-il suscité « immédiatement une grande exaltation de tous les Grecs (ἐπλημμένοι ἦσαν εὐθὺς οἱ Ἕλληνες πάντες) » (VIII, 2, 1), chacun voulant profiter de la défaite prochaine d'Athènes, et Thucydide d'évoquer successivement les réactions de chaque groupe : les neutres, qui redoutaient qu'Athènes victorieuse ne marchât contre eux et pensaient que le reste de la guerre serait **court** (βραχύν τὸν λοιπὸν πόλεμον) et qu'il serait καλόν, à la fois prestigieux et honorable, d'y participer ; les alliés de Lacédémone, qui entendent se débarrasser **rapidement** (διὰ τάχους) de tous leurs désagréments (πολλῆς τάλαιπωρίας) (*ibid.*) ; « et surtout les sujets des Athéniens (qui) étaient prêts, **même au-delà de leurs forces** (καὶ παρὰ δύναμιν), à s'en détacher parce qu'ils jugeaient de la situation dans la passion (διὰ τὸ ὀργῶντες) et qu'ils ne voyaient même pas de raison que **l'été suivant** les Athéniens puissent tenir (περιγνέσθαι) (VIII, 2, 2) »⁴². « Quant à la cité des Lacédémoniens, elle était encouragée par tout ceci et surtout parce que leurs alliés de Sicile... allaient vraisemblablement (ὡς εἰκός) arriver en même temps que le **printemps** » (VIII, 2, 3), d'où leur grand optimisme (πανταχόθεν [...] εὐέλπιδες ὄντες) car « prêts désormais à exercer leur hégémonie sur toute la Grèce ».

Mais nous sommes en 413 et la guerre va encore durer jusqu'en 404. Aussi, sans intervenir dans ces descriptions mais en se contentant de souligner les espoirs démesurés des ennemis d'Athènes, Thucydide ne peut-il que mettre en valeur la résistance imprévue des Athéniens, c'est-à-dire, selon l'opinion générale, du plus faible, encore que le déséquilibre des forces ne soit pas tel que, sans l'aide des Perses, qui se fait attendre, les ennemis d'Athènes soient sûrs de triompher. Inversement, en 411, Pisandre, envoyé à Athènes par les conjurés athéniens de Samos, laisse espérer qu'en rappelant Alcibiade et en changeant de démocratie on pourra obtenir l'alliance du Roi et (en conséquence) l'emporter sur les Péloponnésiens (VIII, 53, 1). Mais, alors qu'il était parti discuter de l'entente (περὶ τῆς ὁμολογίας) avec Tissapherne – ce qui suggère qu'il prenait au sérieux les propositions qu'il allait faire –, les exigences toujours accrues d'Alcibiade et de Tissapherne firent échouer les négociations (VIII, 56). Cependant les incertitudes de Tissapherne et d'Alcibiade n'en disparaissent pas pour autant, car en VIII, 87, au cours du même été, Tissapherne est mal vu par les Péloponnésiens « comme se montrant désormais au grand jour pro-athénien (ὡς φανερώς ἤδη ἀττικίζοντι) » et Thucydide avoue son incertitude sur les raisons pour lesquelles Tissapherne avait laissé la flotte phénicienne à Aspendos, sans aller plus loin. Évoquant les différentes explications

(40) La guerre se terminera dans l'année, si l'on en croit les sujets d'Athènes, qui, au cours de l'hiver 413-412 sont prêts à faire défection et, dans leur passion, estiment imprudemment que les Athéniens « ne seront pas capables par eux-mêmes (sc. sans leurs alliés) de tenir l'été suivant » (VIII, 2, 2).

(41) Cf. Diodore de Sicile, XIII, 52 : discours d'Endios communiquant aux Athéniens les propositions des Lacédémoniens, et Philochore, fr. 117 sq.

(42) Les expressions employées, que j'ai soulignées en les mettant en gras, suggèrent que leur réaction générale n'est ni rationnelle ni réfléchie. Voir la note de Popp *ad loc.*

avancées pour ce retard, l'historien propose sa propre interprétation : Tissapherne entendait user et égaliser (φθορᾶς μὲν... ἀνισώσεως δέ) (les forces des deux parties) « en veillant à ce que, en s'y ajoutant, il ne rende une des deux parties plus forte que l'autre, car, s'il l'avait voulu, il aurait mis fin à la guerre [...] ; car, s'il avait amené la flotte, il aurait selon toute vraisemblance (κατὰ τὸ εἰκός) donné la victoire aux Lacédémoniens, qui, déjà, alignaient une flotte égale plutôt qu'inférieure (VII, 87, 4). Quant à Alcibiade, il entendait « amener la flotte phénicienne aux Athéniens ou, au moins, l'empêcher d'aller chez les Péloponnésiens, car, vraisemblablement (ὡς εἰκός)⁴³, il connaissait depuis longtemps l'intention de Tissapherne de ne pas amener la flotte » et, en le compromettant, il entendait l'obliger à pencher davantage vers Athènes⁴⁴ (VIII, 88). Tout le passage montre que, pour Thucydide, en 411, rien n'est encore perdu.

C'est d'autant plus le cas, que, lorsqu'ils sont victorieux, les Lacédémoniens ne savent pas profiter de leur victoire. C'est la thèse que l'historien développe longuement en VIII, 96 : au cours de l'été 411, une panique sans précédent faisait désespérer (ἠθύμουν) les Athéniens, alors que l'armée de Samos est en dissidence, qu'Athènes est en proie à la *stasis* et que l'Eubée a fait défection, tandis que le Pirée est vide de navires. Si l'ennemi s'était montré plus audacieux (εἰ τολμηρότεροι ἦσαν (96, 4), qui fait écho au εἰ οἱ πολέμοι τολμήσουσι qu'on lit quatre lignes plus haut), la flotte d'Ionie aurait été contrainte de secourir Athènes, qui aurait perdu tout son empire, et Thucydide en profite pour comparer Athènes et Sparte et souligner la supériorité d'Athènes : « Mais ce ne fut pas le seul cas où les Lacédémoniens se montrèrent pour les Athéniens les adversaires de tous les plus commodes à combattre mais aussi dans de nombreux exemples – car, différant au maximum par leur caractère, en étant les uns, vifs, les autres, lents et les uns, entreprenants et les autres, sans audace – notamment dans le cas d'un empire maritime, ils leur étaient, les plus commodes (à combattre)⁴⁵. La preuve en étaient les Syracusains, car, s'étant montrés par leur caractère les plus semblables aux Athéniens, ce sont aussi ceux qui leur ont le mieux fait la guerre. »

CONCLUSION GÉNÉRALE

Affrontant Sparte et ses alliés pendant près de trente ans, Athènes a finalement perdu, mais aurait-elle pu gagner ou, au moins, arriver à un « match nul » ou à un « gentleman's agreement » ? La réponse varie selon les époques : en 421, Athènes est victorieuse et, si elle avait triomphé de Syracuse et mis la main sur les ressources de la Sicile, aucun État grec n'aurait pu lui résister ; de 413 à 404, si la victoire totale paraît au contraire hors de sa portée, selon les époques, une paix blanche restait encore possible.

Athènes ayant finalement été vaincue, pouvait se poser le problème des causes de sa défaite : avait-elle été vaincue parce que, malgré les apparences et le jugement de Périclès, approuvé par Thucydide, elle n'était pas vraiment la plus forte, au moins militairement – ou n'avait qu'une prédominance fragile, ne serait-ce qu'à cause de l'opposition manifeste ou refoulée de ses « alliés » (Mytilène, avant l'Ionie) ? ou bien, ce qui n'est pas contradictoire mais complémentaire, parce que, se sentant ou se croyant la plus forte, elle s'était, avant d'avoir réellement et complètement pacifié la Grèce, lancée dans la grande expédition sicilienne, dont le désastre lui fit perdre sa supériorité maritime. Le paradoxe, qu'aurait bien compris un Sophocle, qui savait que l'*hubris* suscite elle-même son propre châtement, c'est qu'à moins d'avoir la prudence que Thucydide attribue à Périclès

(43) On notera la reprise d'εἰκός, qui montre bien l'absence de certitude.

(44) C'est un des rares passages où Thucydide intervient personnellement pour interpréter l'attitude d'Alcibiade.

(45) Πλείστα ὠφέλουσιν souligne avec humour l'idée déjà exprimée quelques lignes plus haut par πάντων δὴ ἕμφορώτατοι προσπολεμήσαι.

la surpuissance d'Athènes, guérie de la « peste » et se considérant comme victorieuse de Sparte, ne pouvait que susciter les excès dont les dialogues méliens et le départ de l'expédition de Sicile sont une belle illustration ; d'une certaine manière, c'est la force même d'Athènes, sa force excessive – et qui entraîne des excès – qui fait sa plus grande faiblesse.

Au-delà même du long conflit qui les a opposées, Athènes et Sparte représentent deux idéaux ou manières de vivre (« ways of life »), qui sont bien caractérisés dans le discours des Corinthiens à Sparte. Dans ce passage, manifestement tardif, les Corinthiens présentent une critique argumentée d'Athènes qui culmine en I, 70, 8 dans une phrase très travaillée, voire quelque peu sophistiquée : les Athéniens « profitent au minimum de ce qu'ils possèdent parce qu'il sont toujours en train d'acquérir (κτᾶσθαι) et de considérer (ἡγεῖσθαι⁴⁶) que la fête (ἑορτήν) ce n'est rien d'autre que de faire ce qu'il faut (τὸ τὰ δέοντα πράξαι) et que le malheur (ξυμφοράν) ne réside pas moins⁴⁷ dans une ἡσυχίαν ἀπράγμονα que dans une ἀσχολίαν ἐπίπονον, ce que Jacqueline de Romilly traduit tant bien que mal en « est au moins autant le repos dans l'inaction qu'une activité en de continuelles épreuves ».

En fait, le texte, très complexe, joue à plusieurs niveaux : la condamnation de l'ἡσυχίαν ἀπράγμονα, présentée comme un malheur, est manifestement faite pour surprendre, car l'ἡσυχία est généralement considérée positivement et ἀπράγμων pourrait l'être aussi en signifiant « sans les difficultés, les problèmes que peut impliquer le terme πράγματα »⁴⁸. On aurait ainsi une tranquillité paisible ne pouvant que plaire aux Spartiates comme à certains Athéniens.

Mais, si l'on revient au sens normal d'ἀπράγμονα, souligné par le rapprochement avec πράξαι, il s'agirait plutôt d'« une tranquillité inactive », sens négatif bien attesté chez Thucydide⁴⁹ et ici encore renforcé par l'opposition croisée entre ἀπράγμονα et ἀσχολίαν, l'absence d'activité s'opposant à l'activité incessante qu'implique l'absence de loisir. Du même coup, ἐπίπονον, qui pourrait qualifier quelque chose de difficile ou de pénible (*operosus*, Bétant), retrouve le sens héroïque qu'on pouvait donner aux *Travaux* d'Héraclès et nous aboutissons à un triple système d'opposition, où chaque terme s'oppose aux trois autres, soit dans la réalité, soit par sa présentation (laudative ou péjorative), système qu'on peut figurer ainsi :

	<i>Défaut</i>	<i>Qualité</i>
<i>point de vue spartiate :</i>	agitation éprouvante	tranquillité sans problème
	X	
<i>point de vue athénien :</i>	mollesse inactive	activité héroïque

Aussi, au-delà de l'affrontement des deux principales puissances de la Grèce et de leurs alliés, c'est finalement deux modes de vie, deux idéaux qui se sont affrontés ; c'est ce qui contribue, grâce notamment aux discours, à assurer l'actualité toujours renouvelée de l'œuvre de Thucydide.

Edmond Lévy
Université de Strasbourg
levy.edmond@wanadoo.fr

(46) Le choix du verbe pourrait laisser supposer que c'est à juste titre.

(47) Entendons avec l'usage rhétorique de la litote : « beaucoup plus ».

(48) V. Magnien et M. Lacroix, dans leur dictionnaire grec-français, s.v. πράγμα, proposent pour πράγματα ἔχειν « avoir du tracass » ; cf. aussi VIII, 48, 4 et 48, 6.

(49) Cf. II, 64, 4 et VI, 18, 7, où ἀπράγμονα est renforcé en ἀπράγμοσύνη ; il est clair que pour Périclès, vu par Thucydide, le terme est loin d'être toujours positif, même si un sens relativement positif se laisse voir en II, 40, 2, où Périclès se refuse à employer ἀπράγμονα pour qualifier celui qui ne prend aucune part aux activités publiques, qu'il préfère considérer comme un être « inutile » (ἀρχεῖον), et en II, 63, 3, où la tranquillité (τὸ ἀπραγμον) ne peut être préservée si ne s'y ajoute l'activisme (μὴ μετὰ τοῦ δραστηρίου).